

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 7-8

Artikel: Adolf Ogi, l'optimisme
Autor: Probst, Jean-Robert / Ogi, Adolf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Adolf Ogi, l'optimisme



Photo Catherine Schwyzer

Adolf Ogi: «Notre pays a besoin de communicateurs vis-à-vis de l'extérieur»

Depuis qu'il a quitté sa fonction de président de la Confédération, à la fin de l'année dernière, Adolf Ogi s'est lancé dans une brillante carrière internationale. Conseiller spécial du secrétaire général de l'ONU pour le sport au service du développement et de la paix. Il est aussi candidat au CIO. Rencontre avec un éternel optimiste... très pressé.

Journée ordinaire dans la nouvelle vie d'Adolf Ogi: ce matin-là, il nous avait fixé rendez-vous au Beau-Rivage Palace de Lausanne à 10 h 45, très précisément. Il venait d'inaugurer le World Sport Forum (l'équivalent sportif du Forum économique de Davos) et

lorgnait déjà sur les prochaines échéances d'un agenda surchargé. Rencontre avec le président de la Fédération internationale de volleyball, puis avec le premier ministre hongrois et, finalement, avec l'ambassadeur de Suède à Berne. Vêtu d'un costume bleu roi, la cravate

impeccablement nouée, il nous aborda avec sa chaleur et son sourire habituels. Sur la terrasse baignée d'un soleil voilé, nous avons donc pris place sur des canapés de rotin, devant des bouteilles d'eau minérale. «Je suis à vos ordres, mais je vous avertis qu'à 11 heures pile je serai parti...»

**«Depuis toujours,
j'ai accepté de courir
des risques calculés!»**

– Monsieur le Conseiller fédéral, quel est le meilleur souvenir que vous conservez de votre enfance?

– Il y en a eu beaucoup, mais celui qui m'a marqué date du jour où je

comme règle de vie

suis descendu, avec mon père, la paroi nord d'une montagne dans le massif de la Blümlisalp. Il était guide professionnel et j'étais le dernier de la cordée. Avec son piolet, mon père a creusé des marches dans la glace durant deux heures et demie, afin d'assurer la sécurité des alpinistes. J'ai appris, ce jour-là, qu'avec de la volonté, on pouvait surmonter tous les obstacles posés par la montagne et par l'existence.

– A l'inverse, y a-t-il un mauvais souvenir lié à votre enfance ?

– Oui, lorsque le dépôt de munitions de Mitholz, proche de Kandersteg, a explosé, au milieu de la nuit. Des pierres ont été projetées jusque chez nous. C'est quelque chose qui reste gravé dans ma mémoire, parce que nous étions en danger. Le village de Mitholz a été partiellement détruit.

– Etiez-vous un enfant calme ou un enfant turbulent ?

– J'étais un enfant plutôt calme. En hiver, j'ai effectué de nombreux sauts à ski. Nous avions trois tremplins à Kandersteg et l'arrivée se situait sur la place de la Gare. J'étais toujours prêt à accepter des risques, mais des risques calculés.

– Avez-vous imaginé un jour devenir champion de ski ou de saut à ski, à l'échelon national ou international ?

– Oui, je rêvais de cela, mais mon père m'a expliqué que les langues et la formation étaient plus importantes. Lui, qui était membre de l'équipe suisse de ski, m'a conseillé de choisir prioritairement la profession. Mais, il est intéressant de constater que je suis devenu, par la suite, chef de l'équipe suisse de ski...

– Avez-vous des regrets ou estimez-vous que le choix de votre père était bon ?

– Naturellement, j'étais très déçu le jour où il m'a conseillé de ne pas concentrer mon énergie sur le sport. Aujourd'hui, je constate qu'il a eu raison et je le remercie.

– D'où vient votre optimisme inaltérable ?

– Cela vient certainement de mes parents, qui m'ont inculqué la volonté de déplacer les montagnes. Et de penser toujours de manière positive. Lorsque j'étais au Conseil fédéral j'ai souffert, au début des années 1990, de constater que le pessimisme y régnait. On ne donnait pas la priorité aux idées positives, or, il faut y croire. J'ai essayé de conserver un certain optimisme, de voir dans chaque personnalité son côté positif. Je suis très heureux de voir qu'aujourd'hui l'esprit positif régne à nouveau. Ce sont les pionniers qui sont admirés, ceux qui ont, comme Bertrand Piccard, le courage de prendre des risques.

«Mes parents m'ont inculqué la volonté de penser positivement !»

– De quelle manière êtes-vous entré en politique ?

– Lorsque j'étais directeur de la Fédération suisse de ski, j'avais de nombreux contacts avec les cantons et avec des communes, pour les grandes compétitions sportives. A un certain moment, j'ai eu envie de m'engager. J'étais prêt à devenir conseiller communal à Worb, ou simplement membre de la commission scolaire. J'ai remarqué que la politique a une influence, qu'elle a aussi pouvoir de décision sur le sport, concernant des constructions, par exemple. Lorsque l'UDC bernoise m'a demandé d'adhérer au parti, j'ai accepté d'être candidat au Conseil national. J'avais 37 ans et on pensait que j'allais apporter des voix, c'est tout. A ma grande surprise, j'ai été élu au Conseil national. On m'a jeté à l'eau et j'ai dû commencer à apprendre à nager.

– Votre trajectoire a été extrêmement rapide, dès ce moment-là ?

– Quatre ans plus tard, je suis devenu président de l'UDC au niveau suisse et, quatre années après, je suis entré

Les mots d'Adolf Ogi

Durant l'année de sa présidence, en 2000, les collaborateurs d'Adolf Ogi ont relevé plusieurs petites phrases, qu'ils ont consignées dans un livre. Extraits.

«A chaque fois que je suis élu Président de la Confédération, il neige...»

«Etre optimiste, c'est un état d'esprit. Il doit nous donner la force de mieux relever les défis qui nous attendent.»

«Je souhaite que le Conseil fédéral s'exprime davantage sans papier, afin de lancer plus facilement des idées et de les discuter.»

«L'enregistrement n'est pas bon. Je recommence ! Cette fois ça va être du Ogi ! Je mets le paquet !»

«J'ai dit hier que mon cœur battrait toujours. Le jour où il s'arrêtera, tout sera de toute façon terminé !»

«Nous sommes fiers des Jurassiens. Ils ont valeur d'exemple. Ils nous montrent la voie à suivre.»

«Venez ici, les ramoneurs. J'ai besoin que vous me portiez chance ! Surtout avec mon parti !»

«J'ai dit à Bill Clinton : l'année prochaine, nous ne serons tous deux plus présidents. Si vous voulez, nous aurons le temps d'aller skier ensemble à Davos.»

A lire: *Dölf a dit*, de Claude Gerber et Claude-Henri Schaller, Edition Fischer Media.

au Conseil fédéral. Cela m'a fait l'effet d'un réveil-matin.

– Vous n'aviez jamais imaginé devenir conseiller fédéral ?

– Non, je n'ai jamais pensé que j'aurais un jour cette chance, car je n'étais ni universitaire, ni académicien, ni juriste.

«J'ai eu la sagesse de partir au bon moment!»

– Quels sentiments vous laisse cette période passée au Conseil fédéral ?

– C'est une expérience tout à fait extraordinaire, spéciale, difficile, mais formidable. Vous savez, tout ce que j'ai dû faire, je l'ai fait avec plaisir, avec engagement, à plein temps. Je suis allé au bout de mes forces. J'étais peut-être un politicien différent des autres, car je n'ai jamais laissé une porte de sortie en cas d'échec. Quand j'étais persuadé de la valeur d'un projet, je me suis donné à 150 %. C'est la raison pour laquelle, à un moment donné, on ne me comprenait pas...

– Au cours de vos mandats au Conseil fédéral, avez-vous réalisé tout ce que vous aviez prévu ?

– J'ai le sentiment que j'ai réalisé ce que j'avais pris pour but, même si parfois il a fallu passer par plusieurs étapes. Je suis fier d'avoir pu négocier un accord de transit avec l'Union européenne. Je n'ai pas écrit à mes collègues ministres des autres pays, je les ai invités à Wassen pour leur

montrer l'étroitesse de la vallée, là où passent l'autoroute, la route cantonale et le chemin de fer. Je suis fier également de ce que j'ai fait pour la politique de l'énergie, en démontrant de quelle manière on cuit les œufs sans gaspiller l'énergie. Tout le monde a rigolé, mais j'ai reçu des milliers de lettres du monde entier, de la part de gens qui ont expérimenté ma méthode avec succès. Je suis fier également d'avoir relancé le sport en Suisse, d'avoir réorganisé l'armée et la protection civile, d'avoir imposé ma conception des transversales alpines. J'ai aussi fait des gaffes, j'ai aussi fait des fautes... Qui ne tente rien ne fait pas d'erreurs. Mon père m'a toujours dit: il ne faut pas être intelligent, il faut être sage. Je suis fier d'avoir eu la sagesse de quitter le Conseil fédéral au bon moment. Après treize ans passés à Berne, j'ai d'autres défis: l'ONU, peut-être le CIO, la Fondation Klaus Schwab, l'aide aux paysans de montagne. J'ai dit adieu au passé politique et je dis bonjour à mes nouvelles activités.

– Vous êtes parfois encore en contradiction avec la ligne du parti UDC. S'il fallait recommencer, est-ce que c'est ce parti-là que vous choisiriez, ou un autre ?

– Il faut faire une nette différence entre l'UDC bernoise et l'aile zurichoise. L'UDC bernoise est un parti correct, qui défend les jeunes et les femmes, c'est un parti d'ouverture, ou j'aurai toujours ma place. En

revanche, l'UDC zurichoise ne m'attirerait pas comme jeune.

– Comment voyez-vous l'avenir de la Suisse à moyen terme ?

– Il faut savoir si l'on tient à être solidaires avec ce qui se passe en Europe ou rester en dehors. Je suis pour que l'on trouve un *modus vivendi*. Il faut avancer pas à pas, comme un montagnard, comme un guide, qui assure la cordée à chaque pas. Je suis persuadé que dans dix ans, on aura réglé nos problèmes avec l'Union européenne.

«Il faut avancer pas à pas, comme un montagnard !»

– Pensez-vous que la neutralité suisse est en danger ou qu'elle est dépassée, dans notre monde actuel ?

– Il faut être réaliste. On m'a souvent demandé, à l'étranger, lorsque j'étais président de la Confédération: vous êtes neutre, mais envers qui? Ce n'est pas facile de donner une réponse. Chez nous, la neutralité a vécu, et la vieille génération y croit. Ils pensent que grâce à cette neutralité ils ont pu éviter la Seconde Guerre mondiale. La neutralité peut encore jouer un rôle important. Si vous regardez le monde, on n'a pas de guerres entre deux nations, on a des conflits entre cultures. Nous vivons en paix depuis 1848, avec quatre cultures, quatre langues et 26 cantons. C'est un record mondial. C'est la raison pour laquelle nous pouvons offrir de bons services à

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Une fleur

Une musique

Un compositeur

Un peintre

Une recette

Un pays

Un film

Un réalisateur

Une personnalité

Une qualité humaine

Un animal

Un dessert

Le rouge et le bleu

L'edelweiss

La musique folklorique

Les Beatles et Mozart

Jean Tinguely

Les truites au bleu

La Suisse

La Chambre du fils

Nanni Moretti

Mon père

La loyauté

Le mouton

Les glaces et les sorbets



Avec Bill Clinton au Forum de Davos

tous ceux qui ont des conflits culturels. La neutralité a toujours joué un rôle important dans notre histoire, il faut faire attention à ce qu'on fait avec notre neutralité.

– Que doit-on en faire ?

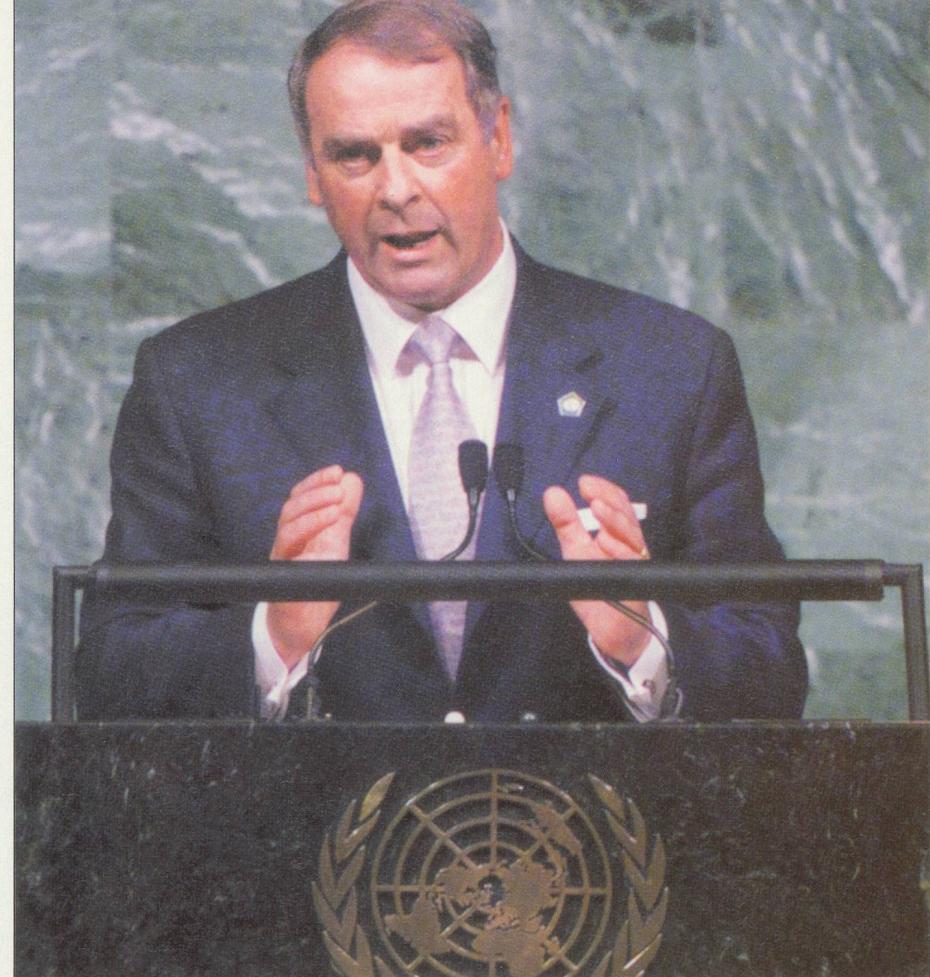
– On doit toujours réfléchir et peut-être aussi mieux mettre en évidence, vis-à-vis de l'Union européenne, ce que notre système fédéraliste a réussi chez nous, comme la subsidiarité, la démocratie directe et la neutralité. La majorité de notre peuple est favorable à la neutralité et elle doit être positive vis-à-vis de l'extérieur. Quand vous analysez de près la construction de l'Union européenne, elle ressemble à ce que nos prédécesseurs ont fait en 1848. Donc, nous pourrions exporter nos points forts. Mais pour cela, il faut des communicateurs, des personnalités qui sachent expliquer et mettre nos atouts en évidence.

– Etes-vous plus heureux depuis que vous avez quitté le Conseil fédéral ?

– J'ai été très heureux durant les treize années passées au Conseil fédéral. Je suis tout à fait content avec ma vie actuelle, je suis même enchanté. Je n'aurais jamais imaginé avoir tant de chance après mon départ. Je suis reconnaissant au Bon Dieu.

– Vous n'aviez pas préparé votre retraite ?

– Jusqu'au 31 décembre 2000 à minuit, je me suis concentré uniquement sur ma fonction de conseiller fédéral et président de la Confédération. Le 1^{er} janvier 2001, je suis rede-



Début 2001, Adolf Ogi a été nommé Conseiller spécial à l'ONU

venu simple citoyen. Je ne savais pas ce que l'avenir allait me réservier.

– Qu'est-ce que vous attendez de ces nouveaux mandats de conseiller spécial à l'ONU et de membre du CIO, pour autant que vous soyiez désigné le 16 juillet à Moscou ?

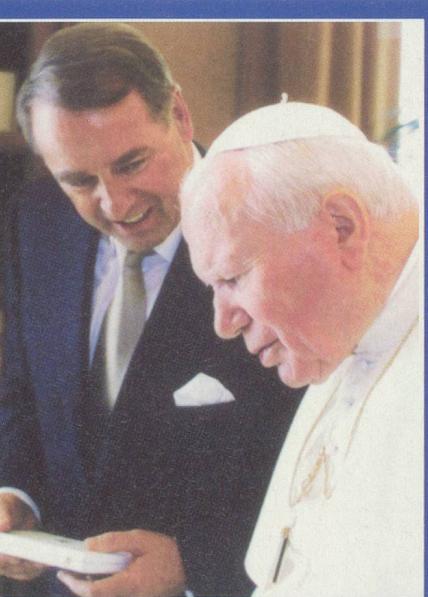
– Il y a un sens à cumuler plusieurs mandats, dans la mesure où il est possible d'utiliser des synergies, des contacts, de construire des ponts entre les Nations Unies, le CIO et la Fondation Klaus Schwab. La chose la plus importante est de communiquer et persuader.

– Il n'est donc pas question, dans votre cas, de parler de retraite ?

– Non, à 58 ans, c'est trop tôt. Mais je voudrais avoir un peu plus de temps. Pendant treize ans, je me suis levé à 4 h 45 du matin et je n'étais jamais au lit avant minuit ou deux heures du matin. Naturellement, cela ne peut pas durer. Aujourd'hui, ma corbeille est remplie aux trois-quarts. Pour le reste, je veux faire du ski, du golf, de la varappe, de la marche et, surtout, je veux aussi être présent pour ma famille, qui m'a tellement soutenu. Je veux avoir plus de temps pour ma femme.

– Vous avez deux enfants, avez-vous des petits-enfants ?

– Non, pas encore. Ma fille travaille dans un grand hôtel, ici à Lausanne et le garçon étudie le droit...



Le pape a impressionné Adolf Ogi

Interview: Jean-Robert Probst